

En guise d'introduction

Les feuillets morts se ramassent à la pelle,
mes souvenirs aussi
Et flanchent ma mémoire et ma raison
La blanche et la noire se mêlent à la ronde,
les soupirs aussi
Tous les écrits s'effacent et les paroles
Ma maîtresse est très belle, ma mélodie aussi
Et les tisserands ?
« Les tisserands ? Ah ! Oui, les tisserands ! »
Sauront-ils tisser la laine de nos moutons ?
« Demandez-le aux cardeurs. »
Non ! Le refrain nous le dira très certainement.

La maîtresse de musique

J'ai toujours été ponctuelle. Jamais en retard. A peine les portes se sont-elles ouvertes que je suis déjà à l'intérieur, reçue par la directrice d'édition.

— Merci d'être ponctuelle madame.

— Mademoiselle !

— Pardon, mademoiselle... j'ai tenu à vous recevoir moi-même et vous parler de vive voix car il est question d'un auteur que nous apprécions particulièrement. D'habitude nous ne répondons pas quand un manuscrit ne nous intéresse pas. Nous le jetons aux oubliettes. Cette fois-ci je tiens à vous dire les raisons de notre refus. Votre manuscrit est intéressant mais pas pour nos éditions. Seul le roman populaire nous intéresse.

— Cependant il s'agit d'un de vos meilleurs auteurs de romans populaires.

— C'est vrai. Mais là, il s'agit de ses mémoires transcrites par une tierce personne en l'occurrence vous. Nous ne retrouvons pas son style déroutant et dérangeant qui plait à ses lecteurs. Je peux éventuellement adresser ces *feuillet*s à quelqu'un qui saura les apprécier et éventuellement les publier.

— N'en faites rien ! La fidélité est un état d'esprit appréciable. Vous avez toujours édité ses écrits. Il en est très satisfait. Ce sera vous ou personne d'autre. Gardez-les encore quelques jours et je repasserai vous voir. Peut-être auriez-vous changé d'avis d'ici-là. J'ai trop de soucis pour pouvoir vous convaincre.

— Il est votre principal souci n'est-ce pas ?

— Un bien agréable souci. Mon dieu, comme le temps passe vite. Il me faut vous laisser, je dois être à son chevet quand il se réveillera de cette horrible absence.

— Mémoires d'un amnésique. Un amnésique n'a pas de mémoire.

— L'Aurès en a et il est l'Aurès.

— Une question... veuillez pardonner mon indélicate indiscretion... C'est pour lui que vous vous faites belle ?

— Belle ! Le suis-je vraiment !

— Certainement que vous l'êtes. Oh, oui vous l'êtes ! Et même très belle.

— Vous auriez connu la maîtresse de musique, vous ne diriez pas cela.

Comme elle était belle la maîtresse de musique !

Peut-on concevoir une amitié pure et sincère entre un homme et une femme tous les deux jeunes et beaux ? Je parle bien de cette amitié comme celle unissant, rare certes mais vraie, un homme à une femme.

Peut-on seulement la rêver en ce pays régi par l'infamie ?

On me prénomme Hassiba, un prénom très commun dans la métropole. Je suis comptable, ce qui l'est beaucoup moins. Puis-je prétendre à un autre métier avec un prénom pareil ? Certainement que oui. On ne choisit pas son prénom quant au métier on le choisit quand ce n'est pas lui qui vous choisit.

Jusque là rien de bien extraordinaire ni d'original. Seulement la routine de la vie. L'ennui et le mépris de tout un entourage hostile. Ce qui peut être qualifié de presque normal. Surtout quand il s'agit d'une fille comme moi. Très jolie et très belle. Je le sais et je n'ai pas à me cacher sous de fausses modesties ni à demander au miroir de me le confirmer. Je suis belle et même très belle à rendre jaloux mon propre reflet. Les regards des mâles, fiévreux et

emplis de désir me le rappellent assez et chaque matin quand tous se précipitent pour me saluer et vouloir m'être agréables en m'offrant du café et quelques douceurs. Juste un léger et discret maquillage pour mettre en valeur cette beauté dont je suis honteusement fière. Je dis honteusement car c'est elle qui m'a choisie et non le contraire. Un habit aux plis impeccables et un parfum onéreux sont un atout de plus. Ajoutez un corps parfait qui ne souffre que les grandes marques. Un corps qui ferait rêver plus d'une. Loin de ces corps dont rêve le commun des mortels avec quelques rondeurs faisant horribles bourrelets. Tout mon salaire y passe dans l'entretien de ce corps exigeant. Mais c'est là le seul plaisir auquel je peux prétendre.

Plaisir !

Un mot tabou.

Une femme ne peut prétendre au plaisir. Elle en donne mais jamais ne doit en prendre. Son rôle, son devoir est de se laisser engrosser et porter la semence de son seigneur et maître. Du moins c'est ce que j'ai appris. Ma mère et les autres femmes, tantes et voisines, me l'ont assez répété. Il faut que je m'y fasse.

En résumé, je suis une femme jeune et belle, travaillant parmi les hommes, qui plus est, des militaires, maquillée et sentant bon l'élégance. En un mot la pute par excellence en ce pays.

Comme tous les autres élèves de ma classe, peut-être un peu plus que certains, j'étais fol amoureux de ma maîtresse de musique.

Comme elle était belle ma maîtresse de musique !

Elle avait tout pour plaire. Des yeux ! Des lèvres ! Une poitrine ! Des jambes ! Une voix ! Elle avait tout ce qu'il fallait là où il fallait.

Voilà vous savez tout de ma maîtresse de musique.

Tout ?

Peut-être pas.

Il est certainement des choses que je n'oserai pas vous dire comme il est des choses dont je n'aimerai pas vous parler ou d'autres que je vous dirai un peu plus tard, un peu plus loin, selon les souvenirs qui reviennent peu à peu à ma mémoire.

Il arrive que certains souvenirs changent et avec eux ma mémoire qui s'écrit telle une moire aux multiples couleurs.

La moire...

Comme elle était belle ma maîtresse de musique !

Quand le coq et l'âne se mettent à jouer à saute-mouton, le premier dit toujours au second :

— Hé ! Hé ! Hé ! Bonjour monsieur Tatem !

Alors Tatem entre dans une de ses noires colères. Noire comme ses chaussures, sombre comme ses costumettes courtisanes.

Enfant, j'aimais beaucoup *l'art-moire*. J'avais souvent essayé d'en faire, mais cet art est très changeant... comme la moire. Je n'avais jamais réussi à en faire et ce, malgré les remontrances répétées du maître d'école. C'était un très grand, par la taille bien sûr, *instituteur*, pardon je voulais dire *instituteur*. On le disait descendant d'une grande famille de maraîchers, de maréchaux certainement, vu qu'ils étaient militaires par *héréditationnement*. C'était une très ancienne famille d'*artueurs*, artilleurs peut-être, mais vu qu'il n'y a pas de grande différence entre les deux maux, passons ! C'était donc une famille d'*artueurs*, spécialisée en *artuerie* lourde. Lourde ! On sait que le blindage pèse mais personne n'en connaît le pourquoi. Moi, je le connais et m'en vais de suite vous le dire. Cette famille n'était pas *carnaval*, elle n'avale jamais de viande, mais l'écrase sous ses chenilles, à chacun de ses repas elle avalait une *brouette*. Une brouette est un petit brouet. A

chacun de ces repas on retrouvait toujours les mêmes personnes à table, sauf au souper du 31 avril de mon enfance, tous les jours du mois d'avril sont dits « 31 », du moment qu'on est sur son 31. Ce jour-là, il y avait en plus des habitués, la bru, une *babeur* brune, le brugnon, son homologue masculin une sorte d'*aventureur*, l'auditeur, bustier de son état, l'*audiseur*, bâtonnier de son état et enfin, malgré que toute la soupière fusse anti moine, l'*autelier* qui venait pour célébrer un *mortiversaire*.

Ce fut pendant ce fameux souper que notre grand *institutionnaire* se leva en se tenant le ventre et dit : « Arrêt ! Stop, j'ai la diarrhée. » Le lendemain, jour du premier du mois de mai, il s'absenta sous prétexte de fête de travail.

O.K. pas de problème. Mais le surlendemain il était toujours absent. Remarque, à l'époque nous ne demandions pas mieux, mais il y avait cet imbécile d'*improvisateur* de proviseur qui s'improvisait alors enseignant et venait nous en saigner. Il pouvait remplacer chacun des profs, mais aucun prof ne pouvait le remplacer. Il n'était pas indispensable.

A l'école, il y avait les récréées et les heures de récréation, mais entre les deux il y avait ces longues heures de classe auxquelles personne n'arrivait à s'habituer. On y était silencieux et moins sérieux. C'était les heures où les élèves faisaient semblant. Semblant d'écouter. Semblant d'écrire. Semblant de faire semblant. Personnellement je n'avais jamais pu m'habituer à ces heures, pires que les heures de colle. Je faisais semblant de compter, mais je comptais le temps. J'inscrivais sur un coin de ma table les secondes qui passaient sous forme de bâchettes rouges et les minutes sous forme de bâchettes vertes. Soixante bâchettes rouges me donnaient droit à une bâchette verte. Soixante bâchettes vertes me donnaient droit à la récréée.

Je trouvais que trop de cours se ressemblaient et ne me retrouvais jamais dans leurs méandres scolaires. Essayez de vous y retrouver un peu.

Il y a l'histoire-géo, d'accord ? Puis il y a la géo-tout-court, ensuite la géo-graphie, la géo-logie, la géo-métrie, la géo-physique, la géo-cratie, la géo-économie, la géo-pardie, la géo-philie, la géo-phagie, la géo-géo et j'en passe, sans compter les sciences de la terre et toutes les autres sciences. Celles du ciel, de la mer, de l'air, du feu, du vent etc. etc. Il suffit de mettre un mot après le tiret du « géo » pour avoir une matière toute fraîche à enseigner. Tenez, le mot « politique » choisi comme ça, au hasard, nous donnera géo-politique et paf ! Voilà certainement une matière qui ne tardera pas à être envisagée comme possible à enseigner. Remarquez, là, je m'y retrouverai peut-être puisqu'il suffit juste de beaucoup et mieux mentir, de promettre sans tenir et d'être plus faux et plus hypocrite que les autres avec un visage d'un salaud souriant. Je pense que cela n'est pas trop difficile. Je vais y penser sérieusement.

Donc l'*improvisateur* arriva en ce second jour du mois de mai de mon enfance et nous dit avant même de prendre place :

— Point de géo aujourd'hui, mais, leçon de chose. Nous allons prendre une chose quelconque, n'importe laquelle de chose et l'étudier. Choisissons une au hasard... Tiens, prenons par exemple les militaires, c'est vrai qu'ils sont peu de chose, mais bon, faisons avec. Essayons, je dis bien essayons, de leur trouver une petite place en notre littérature, s'ils ne l'ont pas déjà muselée pour raison d'état comme ils disent. Essayons de les y caser quoique nos militaires soient *incasables* en dehors de leurs casernes. Mais, O Dieu ! O Dieu ! Ne soyons pas odieux, soyons plutôt généreux et offrons leur une toute petite place parmi les choses absurdement animées comme la voiture, quoique la voiture soit plus utile. Comme tout objet, un militaire ne pense pas, on pense pour lui. Non ! Non ! Non ! Je m'égare la comparaison n'est pas bonne du tout. La voiture est automobile, donc s'anime par elle-

même, ce que notre bonhomme vert ne peut pas faire de lui-même. Il nous faut quelque chose qui bouge, mais qui ne prend jamais de décision et surtout qui n'est d'aucune utilité. Notre leçon de chose ne peut se faire sans la chose, étant peu de chose le militaire est moins qu'une chose. C'est dans la logique des choses. C'est dans l'ordre des choses. Trouvons-nous autre chose pour animer notre heure de cours... Dans la langue française le pluriel est très souvent irrégulier, nous allons de notre côté nous permettre certaines irrégularités, seulement par esprit de sel et surtout pas par esprit de vengeance. Le militaire quelle engeance ! Armée... Quel serait le pluriel du mot *armée* ?

— Une armée, des armées. Fit un élève, le meilleur de la classe.

— C'est très bien ! Une armée *désarmée* ainsi nous ne risquons pas de confondre le bruit de la foudre avec celui des canons. Savez-vous que le saigneur des avalanches³ nous en a donné des beaux de pluriels en s'en prenant à l'armée et à sa composante militaire. Pour lui un maréchal donnerait des maraîchers, mais là, c'est insulter les maraîchers. Un général dégénéré, la trouvaille est plus précieuse qu'audacieuse. Qui peut m'en trouver un pour commandant ? »

— Un commandant, décommandé. Cria un élève du fond de la classe.

— Ça serait une très bonne chose, et pour capitaine ?

— Un capitaine, décapité.

— C'est toujours ça de gagné. Encore bravo. Un capitaine décapité, cela ferait une tête en moins à capitonner. Bien, et pour un aspirant quoique ce dernier ne soit là, que par accident.

— Un aspirant, des aspirés.

— Bien inspiré, cela peut même donner désespéré. Et pour un gradé ?

³ Boris Vian.

— Un gradé, dégradé.

— C'est dégradant et dégradable un dégradé de gradé, surtout pour un militaire qui jamais ne milite. Quant au soldat, le pauvre est toujours soldé...

— Pour solde de tout compte. Conclue une voix du fond de la classe, peut-être ce la même qu'on avait déjà entendu.

Peut-être était-ce la mienne ?

C'était la même voix qui chantait la chanson des tisseurs. Elle s'élevait toujours plus haut que les nôtres. La maîtresse aimait l'entendre.

Comme elle était belle ma maîtresse de musique !

Elle était l'objet de nos fantasmes les plus délirants. Les miens en tous cas. Elle avait beau être habillée, je la voyais toujours nue. Elle aimait écouter cette voix qui n'était malheureusement pas la mienne. C'était celle d'un petit garçon dont tous se moquaient pendant les heures de récréation. On le traitait de « bébé chéri à sa maîtresse ». Il détestait. Ce qui le faisait parfois se révolter contre la maîtresse quand celle-ci le couvait un peu plus que d'habitude. Je l'aimais bien ce garçon, il chantait juste et bien. Seule la jalousie nous faisait agir ainsi. Je le lui avais expliqué un jour et pour me remercier, il m'apporta un paquet de lessive vide⁴ pour aller voir un film sur grand écran. Un western en noir et blanc : « Les proscrits du Colorado » avec John Derek.

Je l'aimais beaucoup ce garçon, surtout depuis qu'il me révéla détester la maîtresse de musique. Elle l'énervait. Il n'aimait pas la musique non plus d'ailleurs, même s'il chantait mieux que nous. Ce qui semblait surtout l'intéresser était ces légendes où il était question d'hydres et de dragons.

⁴ Deux paquets vides vous donnaient accès au film. Un publicité promotionnelle.